

Le 8 septembre 1987. J'étais assis dans un train, en gare de Calcutta. Le départ pour Madras n'allait plus tarder. Nous partagions notre compartiment avec un jeune couple intimidé par notre présence et un enfant qui s'était endormi après avoir mangé une mangue. Tout le monde se taisait, attendant la sonnerie stridente qui annoncerait la fermeture imminente des portes.

Dennis était assis en face de moi, près de la vitre. Il fumait une cigarette en regardant les allées et venues sur le quai. Du bout des doigts, il se massait d'un geste lent les cicatrices qu'il avait sur le visage. Il ne faisait pas attention à moi. Je l'observais.

S'il n'avait eu la peau claire, on aurait pu le confondre avec un Indien. Il avait le même visage maigre, les mêmes yeux noirs étincelants, les mêmes vêtements usés par des centaines de lessive, la même apparente indifférence devant le spectacle du monde.

Je le connaissais à peine. Je l'avais seulement rencontré la veille, dans le parc de Maidan où, depuis mon arrivée à Calcutta, j'avais l'habitude de passer les heures les plus chaudes de l'après-midi. Le parc de Maidan ressemblait moins à un parc qu'à un immense terrain de cricket jauni par le soleil, mais il faisait bon s'y détendre à l'écart du tourbillon suicidaire de la ville.

Ce jour-là, j'étais en train de parcourir un quotidien local quand mon attention avait été attirée par des rires et des éclats de voix. J'avais levé la tête et j'avais aperçu non loin de moi, à une cinquantaine de mètres, un homme assis par terre, les jambes repliées sous lui. Il était coiffé d'un chapeau de paille à large bord comme en portent, en Thaïlande, les paysans travaillant dans les rizières. Il était entouré par des enfants qui riaient et l'applaudissaient.

Comme il était assis de dos par rapport à l'endroit où je me trouvais, je ne pouvais pas voir les gestes qu'il faisait, mais il me semblait qu'il manipulait des objets posés devant lui.

Toujours à l'affût des scènes spontanées qu'une ville offre aux badauds, je m'étais approché et, par-dessus la tête des enfants, j'avais vu que les objets manipulés par l'inconnu étaient des cartes et qu'il était en train de jouer au bonneteau.

Le bonneteau se joue avec trois cartes que l'on pose face cachée sur le sol et que l'on mélange ensuite le plus rapidement possible avant de faire deviner au parieur l'emplacement de la carte qu'il a choisie. C'est un jeu d'argent que j'avais découvert quelques semaines plus tôt en Malaisie, dans les rues de Kuala Lumpur où, comme en Inde, il était pourtant interdit. Mais l'homme ne cherchait aucun bénéfice. Il jouait dans le seul but d'amuser les enfants.

Il était passé maître dans l'art de manier les cartes. Le mouvement de ses mains était rapide et précis, et les enfants se faisaient mystifier à tous les coups. L'homme souriait en les regardant.

Il portait un jean et un tee-shirt usé sur lequel était imprimé le nom d'une équipe de football américain. Ses pieds étaient

nus dans des sandales. Son visage était brûlé par le soleil. C'était le visage d'un homme jeune mais marqué par la fatigue. Il était difficile de lui donner un âge exact. Il avait deux profondes cicatrices à la face, l'une qui lui entaillait la joue gauche, depuis la tempe jusqu'à la commissure des lèvres, et l'autre qui lui barrait le front, comme s'il avait reçu deux coups de fouet. Elles ne le défiguraient pas mais elles donnaient à son visage une expression de dureté qui contrastait avec la douceur de son regard.

Le jeu s'était poursuivi pendant quelques minutes puis l'homme avait rassemblé les cartes et les avait glissées dans la poche arrière de son pantalon.

C'est à ce moment-là que j'avais remarqué, posées par terre derrière lui, deux béquilles en bois. Il s'en était saisi, les avait plantées dans le sol et, sans effort apparent, s'était levé à la force de ses bras. Les enfants s'étaient alors dispersés et je m'étais retrouvé seul en face de lui.

Lorsqu'il m'avait aperçu, son visage s'était éclairé. Sans cérémonie, il m'avait tendu la main :

— Hello ! Je m'appelle Dennis. Je te souhaite la bienvenue en enfer !

Ensuite il m'avait invité à lui tenir compagnie. Nous avons acheté deux limonades à un marchand ambulant avant d'aller nous asseoir à l'ombre d'un arbre où nous étions restés jusqu'à la tombée de la nuit.



De ces premiers moments passés avec Dennis, je garde un souvenir flou et précis à la fois. Le parc de Maidan baignait dans la lumière tamisée du soleil. Les bruits de la ville nous parvenaient de très loin. Partout autour de nous, des Indiens faisaient la sieste, éparpillés dans l'herbe comme des noyés sur une plage.

Dennis parlait. Étant originaire des États-Unis, il s'exprimait en anglais mais il lui arrivait de glisser dans la conversation quelques mots de français qu'il prononçait avec un fort accent canadien, souvenirs d'années d'enfance passées au Québec.

Durant cette après-midi, je n'en avais pas beaucoup appris sur lui-même. C'est un sujet qu'il semblait réticent à aborder. Quand je lui posais une question plus personnelle, il trouvait toujours le moyen de ne pas y répondre ou de manière évasive. Il m'avait seulement avoué qu'il voyageait depuis neuf ans déjà et, lorsque je lui avais demandé pour quelles raisons il avait choisi de mener cette vie de voyage ininterrompue, il avait levé les yeux au ciel et m'avait dit en soupirant :

— Oh ! Il y a si longtemps que je ne m'en souviens plus !

Il avait en revanche pris beaucoup de plaisir à me parler des pays qu'il avait visités, des gens qu'il avait rencontrés. Il ne cherchait cependant pas à m'éblouir. Il évoquait avec

humour les aventures qu'il avait vécues. Sa conversation était ponctuée de grands éclats de rire et je l'écoutais avec tant d'intérêt que je n'avais pas vu le temps passer.

À Calcutta, il commence à faire noir dès la fin de l'après-midi et la nuit vient subitement, en moins d'une demi-heure. La ville s'éclaire alors d'une myriade d'ampoules électriques qui jettent une lumière orangée sur les trottoirs où vivent et meurent des milliers d'Indiens. C'est un spectacle féérique. La ville change non seulement d'aspect mais il semble aussi qu'elle change d'âme. Partout dans le monde, la nuit est le manteau des pauvres. Elle pose un voile sur la misère et sur les souffrances. Peut-être n'était-ce qu'une illusion mais j'avais l'impression qu'avec la nuit les visages se détendaient et qu'une nouvelle vie commençait, plus légère, moins cruelle, presque chaleureuse.

Nous avions quitté le parc de Maidan et nous avions regagné chacun notre hôtel. Comme nous comptions tous les deux nous rendre dans le sud de l'Inde, Dennis avait proposé de m'accompagner. Au moment de nous séparer, nous avions convenu de faire le voyage ensemble et nous nous étions fixé rendez-vous pour le lendemain matin dans la gare de Calcutta.

Depuis mon départ de Liège, j'avais toujours voyagé seul et je dois avouer que la perspective d'être désormais accompagné ne me réjouissait pas. D'emblée, Dennis m'avait plu et intrigué, j'aurais aimé le connaître davantage. Néanmoins c'est à contre cœur que j'avais accepté sa proposition car j'y voyais une entrave à ma liberté et je craignais de ne plus pouvoir mener mon voyage à ma guise. À la vérité, je n'avais pas osé refuser dans la crainte de le blesser. Si j'avais su trouver un prétexte quelconque pour le dissuader de me suivre, je n'aurais sans doute

pas manqué de l'employer mais aucun ne m'était venu à l'esprit.

Et quand, ce soir-là, j'avais regardé Dennis qui, appuyé sur ses béquilles, s'éloignait en se frayant un passage à travers la foule qui encombrait le trottoir, j'étais loin d'imaginer que je venais de faire la rencontre la plus importante de ma vie et qu'à dater de ce jour, pour le meilleur et pour le pire, rien ne serait jamais plus comme avant.





Dans le train qui nous conduisait à Madras, Dennis n'a pas tardé à me prendre pour confident. La réserve qu'il m'avait manifestée dans le parc de Maidan semblait s'être tout à coup envolée, mais ce n'était qu'un leurre, comme j'allais m'en rendre compte beaucoup plus tard.

Alors que nous traversions les plaines calcinées du Bengale, il m'a raconté comment il avait perdu l'usage de ses jambes. Je me souviens qu'il m'en a parlé sans émotion, d'une voix neutre et détachée, comme s'il me racontait la vie de quelqu'un d'autre. Il voulait satisfaire ma curiosité parce qu'il avait compris que je brûlais de l'interroger, mais c'était quelque chose qui paraissait n'avoir plus pour lui aucune importance. C'était enfoui dans un passé lointain, il avait mis longtemps à l'oublier puis, avec les années, cela lui était devenu indifférent.

Il habitait alors à Pittsburgh, dans l'État de Pennsylvanie. Il avait dix-huit ans et travaillait comme représentant de commerce en articles de sport, un emploi itinérant qui le menait partout dans les États du nord-est des États-Unis. Il partait le lundi matin au volant de la voiture que son employeur mettait à sa disposition – une vieille Ford Mustang décapotable –, et ne rentrait chez lui que le vendredi soir. Son travail lui plaisait parce qu'il lui donnait l'occasion de rencontrer beaucoup de gens et qu'il lui permettait

aussi d'assouvir sa passion pour l'automobile. Jusqu'au jour où, sur une route verglacée du Vermont, la remorque d'un camion, en se renversant, avait écrasé le capot de sa voiture. Ses jambes avaient été broyées, on avait craint l'amputation. Finalement, après une dizaine d'opérations, on était parvenu à les sauver mais elles n'avaient jamais plus été capables de supporter le poids de son corps.

C'est à la suite de cet accident qu'il s'était mis à voyager. Couché sur un lit d'hôpital pendant des mois, il en était arrivé à redouter quelque chose de plus effrayant que la mort: le mépris de soi-même et la perte de confiance dans la vie. Il n'avait pas attendu la fin de sa période de convalescence et, par défi et par désespoir, il avait décidé de tirer un trait sur sa vie passée. Il avait acheté un sac à dos et, du jour au lendemain, dès qu'il avait pu sortir de l'hôpital, il s'était lancé sur les routes en faisant de l'auto-stop, planté sur ses béquilles. Il n'y avait rien qui soit moins approprié à sa situation mais c'était précisément pour cette raison-là qu'il l'avait choisi, comme pour se prouver qu'il était encore un homme comme un autre.

Pendant un an, il avait vagabondé sur tout le territoire des États-Unis. Une année terrible, douze mois de guerre acharnée contre lui-même et contre la détresse de se sentir diminué, humilié. Chaque matin était un recommencement. Il vivait sur le fil du rasoir. Il multipliait les étapes, il s'étourdissait de milliers de kilomètres, cherchant dans l'épuisement un refuge contre les idées de mort qui le poursuivaient partout.

Lorsque l'année s'était terminée, il ne restait presque plus rien du maigre capital que lui avait alloué la compagnie d'assurances. Il avait alors décidé de quitter les États-Unis. Il avait acheté un aller simple pour le pays de ses rêves

– quand il en avait encore –, la Chine, et s'était envolé, persuadé de n'en jamais revenir.

Il avait erré de ville en ville pendant des semaines. Puis un jour, alors qu'il venait d'arriver à Canton, il s'était produit un fait anodin, auquel il n'avait d'abord prêté aucune attention, mais qui plus tard, d'une manière tout à fait inattendue, allait lui sauver la vie. Dans un hôtel, il avait rencontré un Coréen, escroc et pickpocket, avec qui il avait sympathisé. Au cours d'une soirée qu'ils avaient passée ensemble dans une maison close, le Coréen, à seule fin de le divertir, lui avait enseigné la technique du bonneteau. Ensuite ils s'étaient séparés. Dennis avait poursuivi son chemin qui ne le menait nulle part et, à bout de ressources, il avait échoué à Hong Kong, bien décidé cette fois à en finir.